

Entretiens Imaginaires

Pastiche



Loïc Giraud-Héraud

Entretiens imaginaires

Un mot d'introduction pour cet opusculé...

A quel saint se vouer ? Qui dit vrai ? Quel avenir, pour qui et dans quel monde ? Ce sont là quelques questions bien communes qui embarrassent à chaque décision à prendre, chaque orientation que l'on donne au cours de sa vie...

Le présent opusculé propose cinq pirouettes dont la vocation première est de soumettre à la sagacité et au jugement du lecteur cinq points de vues imaginaires présentés sous forme d'entretiens.

cinq points de vues qui ne procèdent d'aucune construction (ou si peu), raisonnable, argumentée, contradictoire, appuyée, susceptible d'emporter le consentement. Cinq points de vues dont le sérieux apparent est à même de proposer des réponses à ces questions si terribles, ce, au point de servir inopinément un usage méthodique du doute et une élaboration ordonnée de la conviction.

Humoristique, provocateur, interrogateur, cet opusculé se veut donc ambitieux. Il l'est sans doute, mais par sa forme et son objectif, et par la mise côte à côte de personnages séduisants, présentés surtout à leur avantage dans un cadre journalistique propice à susciter l'intérêt. Ambitieux par sa forme, si tant est que son contenu soit anodin...

Entretiens imaginaires

Une question d'intelligence?

Oui, une question d'intelligence! Et à quoi cela sert-il de se le cacher plus longtemps...

Ni les races, ni les cultures ne sont un problème, seules ça et là les intelligences sont défaillantes.

Les intelligences?

Les intelligences!

Quelles intelligences?

Toutes bien sur parce qu'il est plus facile d'en parler au pluriel, parce qu'elles sont une part, chacune, de l'intelligence, comme un aspect de l'intelligence; intelligence difficile à comprendre et à définir, intelligence qui évolue continument; intelligence capacité à combiner; intelligence érigeant en institutions les prévenances nécessaires à son vieillissement serein; intelligence corollaire de la variabilité génétique; intelligence

anticipation à la « marge » comme le génome est anticipation; l'intelligence comme ineffable révélateur du génome.

Intelligence soumise à rude épreuve parce que l'homme, nu, est un grand inadapté sur sa terre et nombre de ces créations ne peuvent que le lui rappeler : Climatisation, automobile, horloge, lunettes etc.

Autant d'outils néanmoins, autant de moyens supplémentaires fruits de l'intelligence pour tant de vies humaines épargnées...

L'intelligence qui n'est pas uniquement humaine, comme la conscience, est néanmoins une part du vivant et le différencie inexorablement de l'inerte, intelligence nerveuse même qui différencie l'animal du végétal. L'intelligence n'est donc pas une force. Elle se manifeste un peu comme un aléa conférant de l'élasticité et donc de la stabilité aux rapports, initiant par la même souplesses et tensions sans rupture au sein des réalités écologiques et des réalités socio-économiques, donc humaines.

Et l'intelligence du cœur?

L'intelligence du cœur est une vue de l'intelligence, un peu réductrice quoiqu'il en soit de son succès. Elle est le fruit de l'émotion et se contente d'une affectivité simple voire directe, un peu manichéenne...

Elle reste une part non négligeable de l'intelligence!

Mais pourquoi dite vous que l'intelligence est un corollaire de la variabilité génétique. Le génome ne prédétermine-t-il pas une capacité et par voie de conséquence des facultés à s'adapter?

Le génome prédétermine l'intelligence certes, mais en tant que capacité et en tant que structure seulement. S'il anticipe en partie grâce à elle et par hasard les accidents qui remettraient en cause sa viabilité, il n'a pas de prise réelle sur les conditions de son épanouissement (après lesquelles il ne cesse de courir), il ne prédétermine donc pas l'usage qui est fait de l'intelligence qui dépend simplement de la conscience momentanée que l'on a de la nécessité de sa mise en œuvre.

Du reste, combiner ou calculer (combiner suivant certaines règles) est en effet une activité très intellectuelle qui peut-être piègeuse, voire usante et à laquelle l'homme n'a recours qu'après avoir utilisé tous ses automatismes.

Mais, l'intelligence dans ce qu'elle nous permettrait de nous adapter dans une harmonie relative ne peut qu'augmenter avec le nombre d'individus peuplant la terre, et ce parce que les rouages de l'évolution de l'espèce restent, et parfois cruellement, d'actualité.

Malgré cette réponse, je vous avoue que pour moi la compréhension de cette réalité n'est pas aisée. Comme je le proposais hier à un de vos collègues d'un journal concurrent, l'homme ne semble pas complètement inféodé à sa terre; en effet, l'homme dans son désir frénétique de maîtrise de la nature, je devrais dire de sa nature, transforme cette dernière au point de ne plus avoir à s'adapter... L'intelligence servirait donc à s'adapter mais l'adaptation ne serait pas sa seule vocation. L'homme y perdrait sa créativité sans doute... Or la créativité passerait à terme très court dans notre société occidentale par le « bidouillage génétique », un autre homme peut-être.

Quelques exemples peuvent être éclairant à ce propos:

- Quoiqu'il en soit de la nature humaine, il n'est pas

possible de dire que les OGM sont le fruit de l'évolution! Il en va de même de l'avortement thérapeutique...

- Ensuite, imaginez une utilisation de l'intelligence dans le cadre d'une théorie erronées comme il y en a eu dans les siècles passés, et comme il y en a certainement aujourd'hui. Si je me servais de mon intelligence alors que j'ai à l'esprit le fait que la terre est plate, la démographie galopante par exemple m'angoisserait sans doute au point de l'effroi d'être précipité dans l'abîme! Si l'intelligence et son utilisation étaient figés sur ce point, il n'y aurait plus de recours possible qu'en évitant « d'être désigné » pour la damnation; or l'intelligence a dans ce cas répondu par les lois de la gravitation et une terre ronde. Sans que le problème de place ne soit pour autant réglé l'enfer avait pourtant disparu.
- Enfin, le concept de masse développé par certains sociologues et philosophes du vingtième siècle n'aurait pas vu le jour sans qu'une « taille critique » de nos sociétés ne le rende explicite. Il demeure aujourd'hui un concept clef pour appréhender quantité de phénomènes humains...

Finalement et si j'ai bien compris, l'intelligence serait le fruit du génome mais son usage aussi important que son existence serait aléatoire, de plus elle serait bridée dans son efficacité par le paradigme du moment!

En effet, non point qu'elle serait réduite artificiellement par celui-ci, mais que passée l'étape de l'adaptation (plus ou moins

réussie, plus ou moins « universalisante » si j'ose dire), hors urgence, le fruit de son activité ne serait plus que spéculations, conjectures ou fictions, au mieux créations aux vertus purement esthétiques...

Vous suggérez que la réalité humaine ne peut se satisfaire de la réalité écologique que nous connaissons; mais l'homme ne dépend-il donc pas de la réalité écologique, avant tout?

L'homme... ne peut vivre qu'en interaction avec son environnement tout au moins...

Mais pour répondre plus complètement à votre question, depuis peu, je ne le pense plus tout à fait. Au moins par ce que l'Écologie présuppose en tant que science et qui fait de l'homme un cas à part, marginal, un facteur, hors de propos; et sans doute parce que pour moi la tentation du conformisme devient plus forte avec l'âge. Ensuite parce que l'environnement ne peut être réduit à la terre. Enfin parce que la génétique, la géopolitique environnementale, l'économie environnementale et de nombreuses technologies dont l'astronautique semblent suggérer que de grands changements sont à attendre quand à l'organisation de ce domaine de connaissance ; parce que « les modèles » ne sont plus tout à fait appropriés pour parler de vie dans l'espace, de clonage ou d'OGM, sinon d'une évolution dont l'homme tend inexorablement à s'émanciper... Des clivages sont à entériner définitivement et des rapprochements sont à entreprendre au plus tôt.

Pour illustrer simplement la première phrase de ma réponse, je peux vous dire qu'en ce moment, je lis le rapport du Worldwatch Institut (édition de novembre 2011) et il m'y

apparaît évident que jamais l'humanité n'a autant eu besoin de sa terre et de son bon sens pour l'exploiter. C'est un constat paradoxal pour notre vie moderne, bien sur, mais un peu de modestie doit nous rappeler que nous sommes encore pour longtemps dépendant de notre seule planète...

Mais finalement ma réponse ne peut pas être déterministe, car si l'urgence écologique se matérialise dans des catastrophes naturelles ou pas, si elle se manifeste aussi dans l'absence de modèles scientifiques prédictifs ou explicatifs, elle ne condamne pas pour autant l'homme à subir un destin inéluctable comme les grands mammifères africains ou les coraux de nombreuses régions océaniques du globe. L'inconnu ou plus simplement les questions encore sans réponse, soient-elles actuelles, sont autant de saufconduits pour l'avenir; et soyez en assuré, un avenir sans commune mesure avec ce que nous connaissons aujourd'hui.

N'êtes vous pas en train de faire renaitre une sorte de querelle ou de controverse en opposant à l'écologie actuelle la possible maîtrise des phénomènes environnementaux?

Non, parce qu'il n'y a pas vraiment d'opposition frontale entre les deux points de vue. De plus la maîtrise totale de l'environnement est pure utopie! Toutefois, la maîtrise de l'environnement terrestre, même si elle pourra ressembler longtemps encore à un catalogue de stratégies d'évitement, risque bien de se faire par petites touches, quoiqu'on en dise, et même à l'insu de beaucoup d'entre nous si nous n'y prenons garde. Un peu comme un peintre propose son interprétation du paysage.

Le vecteur de cette réalité est sans doute le phénomène, double, de valorisation comptable de la nature et de monétarisation de l'usage de ces potentialités, monétarisation soit dit en passant fort maladroite dans de nombreux cas.

Pouvez vous développer cette dernière affirmation?

Bien sur, mais auparavant permettez moi de préciser que les phénomènes environnementaux dont je parle ici ne sont plus uniquement des phénomènes domestiques, mais bien des réalités planétaires.

Aux catalogues des stratégies d'évitement il est d'ores et déjà possible de lister la prévision météorologique et les recommandations qui accompagnent les désordres intempestifs de l'atmosphère, de plus en plus performantes, les réseaux de surveillance et d'alerte de l'activité sismique, la surveillance et l'alerte épidémiologique, dans une moindre mesure la surveillance du ciel, de l'infestation des cultures, de la pollution de l'eau de l'air etc. Ce ne sont ni les écureuils ni les renoncules et leurs survies qui sont à l'origine des préoccupations qui ont prévalu à l'élaboration de ses stratégies, vous vous en doutez, mais bien les pertes colossales pour l'homme qu'ont entraînées de nombreuses catastrophes dans le passé. Ces pertes qui concernent bien sur des biens, maisons, voitures etc mais concernent aussi de nombreuses richesses naturelles, forêts, champs, cordons littoraux, neiges même (qu'on appelle aujourd'hui artificielle sans que personne ne s'en émeuve), cours d'eaux et lagunes...

Au catalogue des stratégies de maîtrise de l'environnement l'agronomie, la cynégétique, l'hydrologie par exemple et bien

d'autres sciences ou disciplines fournissent une liste impressionnante d'items pratiques tous plus efficaces les uns que les autres, et ce ne sont pas, là encore, ni les pinsons ni les baobabs et leurs survies qui ont motivé tant de travaux, mais bien le profit qu'ils permettaient d'espérer.

Autrement dit, pour vous, l'écologie scientifique reste centrée sur son objet, et la maîtrise de l'environnement serait motivée par le seul profit. Tout ce qui s'entend de ci ou de là concernant une écologie humaine ne serait que discours militant?

Oui; mais un oui pondéré, parce que l'écologie politique, telle qu'elle se nomme, n'a plus la naïveté de l'amalgame. Il s'agit en effet pour elle de proposer un mode de vie qui respecte l'environnement donc qui pèse le moins possible sur lui, voire même qui renforce son rendement.

Vous semblez tenir à cette idée d'écologie humaine... Pourquoi pas ?

Mais il n'y a pas d'écologie humaine, au moins parce que scientifiques et politiques quoiqu'il en soit de l'écologie actuelle, refusent d'y voir « une caisse à outils » pertinente pour initier une écologie humaine, parce que les mêmes quoiqu'il en soit de la géographie, particulièrement de la biogéographie, et de tout un pan de l'économie actuelle, leur délèguent ce rôle, mais en refusant l'émergence du paradigme nécessaire à une description structurale plus poussée de l'interaction spécimen-milieu et groupe spécifique-milieu! En effet l'interaction de l'homme avec son environnement ne se résume pas uniquement à la dimension territoriale des réalités et encore moins à la



seule évaluation du coût de l'effort consenti pour une vie épanouissante...

Ici sans doute peut se trouver la controverse que vous avez évoquée, qui place toujours après débat, l'homme « à part » du règne animal chez de nombreuses personnes.

Le refus d'un progrès idéologique nécessaire s'inscrit, il me semble, dans une sorte de tradition scientifique, un certain classicisme, une certaine prudence, des réticences peut-être.

Sporadiquement de grands scientifiques ont pourtant tenté un rapprochement plus étroit entre l'homme et l'animal. Le plus connu d'entre eux et sans doute le « fondateur » de ce courant de pensée est Darwin. Darwin, rejoint par la plus grande partie des biologistes, et qui sont sans doute les plus avancés à ce propos. Il faut dire que pour cela leur approche est « dès le départ » sensiblement différente de celle des écologues...

A propos de Darwin, vous avez suggéré à deux reprises déjà dans des entretiens, une sorte de fin de l'évolution? Pourriez vous préciser votre pensée?

L'évolution en tant que théorie ne voit pas sa validité mise en doute ici, mais sa pertinence quand à l'explication et la prévision du devenir de l'humanité apparaîtrait limitée dans le temps; limitée même, à brève échéance:

- L'homme s'est doté des moyens de prendre conscience de son environnement immédiat et de sa capacité d'agir dessus. Le degré de maîtrise de cet environnement ne pourra qu'augmenter dans l'avenir. Je ne reviens pas sur l'adaptation dont j'ai déjà parlé, mais seront par la même réduit les nombreux aléas qui participent

conjointement à la sélection naturelle. L'éradication de certains agents pathogènes ou le contrôle presque total des conditions environnementales de vie, au moins en milieu confiné, sont deux exemples qui peuvent convaincre du réalisme de cette assertion. D'un autre côté, les progrès de la génétique et notre goût immodéré de prendre notre destin en mains, conduit immanquablement à envisager, même si ce doit être prudemment, le pouvoir de faire muter le génome aux fins d'une vie plus longue et plus agréable!

- Si l'homme n'est encore qu'un facteur pour les autres espèces, sa capacité d'anéantissement d'une part et de maîtrise d'autre part, en font un facteur sur-déterminant, susceptible de remplacer artificiellement les deux moteurs de l'évolution. Je ne saurais vous dire combien d'espèces sont concernées. Le catalogue des conquêtes en ce domaines ne devrait pas cesser de s'allonger.

Et ce n'est pas la morale qui nous arrêtera dans cette grande aventure de la vie, la morale soit dite en passant qui n'est que le moyen de tarer la balance de notre justice sociale.

Ceci étant, quelles peuvent être les perspectives dans ce domaine et quelle « intelligence » peut contribuer à leur émergence?

En France l'état, je veux dire en cela l'administration, investit tous azimuts dans une approche territoriale et donc plutôt bio-géographique de la gestion des ressources naturelles et des comportements associés à leur usage.

Les scientifiques pour leur part travaillent souvent en groupes

interdisciplinaires sur des problématiques pudiquement appelées environnementales. Une approche systémique y est privilégiée. Mais cela se fait dans l'urgence au détriment parfois de la simple définition ou caractérisation claire des références conceptuelles, voire même vérification expérimentale de leur validité, ce semble-t-il par manque de moyens (par rapport à la recherche appliquée, la recherche fondamentale est très mal dotée). Je me souviens encore ici d'un de mes professeurs de faculté qui me disait que l'environnement lui apparaissait comme « mal défini »... Le débat récent à propos des OGM en est symptomatique.

Les gestionnaires de l'activité économique, profitant des travaux récents de la recherche dans ce domaine, s'emploient à mettre en place les premiers outils performants qui leur permettent d'envisager une prise en compte de l'environnement dans leur pratique. L'approche micro-économique est ici privilégiée...

Le citoyen enfin et le responsable politique, largement sensibilisé, amorcent une nette inflexion dans leurs prises de décisions même si celles-ci sont encore révélatrices d'une certaine incapacité à anticiper. Moratoires, application de quotas, surveillance paramétrée, consommation « écolo » en sont des exemples.

Somme toute, cela ressemble à un lent réveil par temps variable mais promis à une longue et belle journée!

Et pour cette journée, deux perspectives principales s'offrent en forme de direction:

- La première, paradoxalement la plus aisée à concevoir pour l'esprit est la conquête de l'espace. C'est une perspectives qui ne demande pas de remise en question,

juste, si j'ose dire, un peu de volonté... Mais cela est encore cher pour quelques « sauts de puces » dans une immensité bien hostile.

- La seconde, et sans doute celle qui nécessite le plus d'intelligence, est la conquête « intérieure » de notre espace, une prise de conscience généralisée des grands enjeux de la vie sur terre et la construction d'une société plus équilibrée, et plus raisonnable.

Sans trop m'avancer, concernant l'espace, ce sont à terme relativement proche me semble t-il la gestion et l'exploitation des ressources naturelles qui feront l'essentiel. Même s'il lève de grandes quantités de capitaux aujourd'hui, le jeu plus ou moins touristique, des télécommunications et de la découverte de notre espace proximal devra donc petit à petit partager la vedette. Il ne s'agit pas évidemment d'une idée pour demain, mais, disons, après demain... Une forme d'unification des savoirs est donc à envisager pour avancer dans ce sens, surtout sur un plan technologique et économique. Pour ce faire, des prérogatives et des intérêts égoïstes très résistants devront disparaître...

Pour l'heure, parler de colonies ou de colonisation me paraît très utopique!

Concernant notre société, sauf aléa, je crois qu'elle ira vers une intégration plus poussée et plus uniforme en tout point du globe... Par conséquent le rattrapage d'abord de ceux que l'on appelle les pays émergents puis des plus en retard, notamment sur le continent africain paraît inéluctable. Je crois qu'il faut s'en réjouir. Un peu de sagesse devra par ci par là trouver sa place et favoriser un partage plus équitable qu'actuellement de l'ensemble des ressources. Nous ne seront pas tous végétariens

je l'espère mais la tempérance sera sans doute un vrai passeport pour en finir avec le sentiment naissant de promiscuité qui tend à se généraliser.

Pour finir, en France, et plus proche de nous dans le temps, je crois que l'approche bio-géographique gardera sa place prépondérante. En effet si l'environnement est une notion abordée dès l'école primaire, la géographie est bien mieux enseignée. Elle bénéficie d'un statut de science depuis de longs siècles et peut à ce titre satisfaire de façon pertinente aux besoins de l'administration des ressources.

Du côté des sciences plus dures telle que l'écologie, les débats actuels ne me semblent pas favoriser le dessin d'une perspective nette. Les décennies à venir permettront d'affiner les grandes hypothèses du moment, trou dans l'ozone, réchauffement climatique, biodiversité, et de mieux connaître l'intime des mécanismes de régulation ou « feed-back » associés à la variation sensible des caractéristiques de ces réalités.

Sur le plan économique, je suis un peu pessimiste. Les principes de la normalisation de l'activité et de la prise en compte de l'environnement au sein de celle-ci tend à terriblement complexifier sa gestion. Les enjeux des ressources et de leurs partage et de la démographie risque de se présenter rapidement comme des murs. Inéluctablement, les activités de recyclages deviendront fondamentales quand elles ne le sont pas déjà. Les flux de matières premières et de marchandises iront de ce fait en s'accélégrant encore. Les produits soient-ils des services ne seront peut-être plus que des étapes de transformation...

Pour chacun de nous, la vie prendra une autre saveur, et

quelques modèles, de consommation du territoire par exemple, risque de changer et de nous obliger à un peu moins d'appétit vorace. Les élus de tout bord déjà peu ou prou sensibilisés aux problématiques environnementales seront tous contraints d'élaborer de véritables programmes...

Alors vous me demandez quelle intelligence permettra cette évolution?

Pour moi, ce sera sans doute une intelligence de la paix, une intelligence qui devra se concevoir, en interaction avec l'environnement et l'environnement social. Ce sera en quelque sorte une intelligence constructiviste, moins opportuniste qu'actuellement, plus posée, en apparence plus lente à se mobilisée parce que traitant beaucoup plus de constituants de la pensée... Ce sera une intelligence, sociale, démographie galopante oblige. Je souhaite, j'espère même que la notion d'ennemie lui sera étrangère, tout au plus un concept marqué par l'histoire.

Ce sera une intelligence voulue!

* * *

Vous avez soutenu « envers et contre tous » au cours d'un colloque parisien récent que le chômage était une bonne chose pour notre économie! Et que les crises économiques successives que nous traversons depuis le choc pétrolier de 1973, toutes plus ou moins bien supportées, n'ont donné lieu durablement qu'à une crise, sociale cette fois, bien plus profonde. Votre argumentaire en a laissé plus d'un quelque peu surpris. Pouvez vous reprendre cet argumentaire pour nos lecteurs en expliquer les fondements d'une part et les conséquences en terme d'analyse d'autre part?

Bien sur! Avec plaisir.

Tout d'abord, je crois qu'il me faut préciser que cette provocation que vous rappelez, n'était qu'une formule dont le but était justement de renvoyer chacun et chacune à un peu de réflexion et de bon sens. C'était renchérir sur l'idée de chômage variable d'ajustement de l'activité de l'entreprise; c'était renchérir sur l'idée de chômage « mauvaise graisse » dont le cynisme n'aurait d'égal qu'une enquête épidémiologique démontrant que l'absence d'activité entraîne une hausse

sensible du cholestérol...

Les contrepoints de ce type de raisonnement sont sans masochisme exacerbé bien sur, solidarité et sacrifice!

Pour parler de chômage et ce n'est évidemment pas à la portée de tout le monde, il faut parler du chômage non pas comme d'un symptôme de mauvaise santé économique (sauf réaction systémique et cas critique bien sur) mais comme d'un révélateur de notre malaise social chronique. Il faut en fait parler de marché de l'emploi, d'institution de traitement et de traitement social du chômage; d'une économie moderne, fédératrice, impulsée par des agents puissants voire extrêmement puissants au regard du pouvoir d'entreprendre de chacun, mais qui ne peut avoir de sens qu'en restant au service du progrès de tous. Sur ce dernier point il me semble pouvoir avancer que quelle qu'elle fut, intégration mondiale libérale, classicisme « patrimonial », économie alternative, ou planification, cette économie ne s'est jamais et quoiqu'il en soit de cruelles maladresses, orientée dans une autre direction...

Mais alors, me direz vous, nous sommes d'accord! Et je vous répondrais: hélas, pas toujours loin s'en faut.

En effet chacune de ces approches se présente aujourd'hui comme le fruit d'une conception sociale de l'économie qui hiérarchise les priorités économiques et particulièrement les priorités en terme de revenus du travail ou de profit en les plaçant au service d'un mode de vie. Et bien évidemment tout le monde ne souhaite pas vivre la même chose. Il faudrait ajouter heureusement, car l'uniformité conduirait à d'inénarrables conflits.

Paradoxalement, cette préoccupation du revenu est fondée sur l'économie de travail qu'il permet. Non point que le travail soit

quelque chose de désagréable (ce qui fut longtemps le cas et pour de nombreux corps de métier) mais qu'il suggère une promiscuité usante. En effet l'expérience montre que ni le risque, ni l'effort ne sont rebutant lorsqu'ils sont choisis; elle montre encore qu'aucune activité ne fait l'unanimité ou que les plus incroyables défis peuvent motiver et entraîner des populations entières; elle montre enfin que partager avec ses « ennemies » reste la pire des obligations, soit-elle inéluctable à terme.

Toute proportion gardée, nous sommes donc, en quelque sorte, condamné à l'intelligence, et plus particulièrement à l'intelligence économique.

Cette peinture à grands traits de la tendance actuelle ne doit pas nous faire oublier que l'économie a longtemps présenté d'autres aspects. La raréfaction conjoncturelle, de ressources minières de céréales ou d'énergie nous le démontre trop fréquemment encore...

Le revenu au service d'un mode de vie, une économie de « l'obligation désagréable » (cerise sur le gâteau d'un système efficace), comment donc parler de chômage? En terme de dysfonctionnement économique? Tout à été dit ou presque et les solutions nombreuses qui ont été mises en place l'ont toutes été avec des succès relatifs. Je le suggérais en début de réponse, je ne reviens donc pas dessus.

Dans un premier temps, je crois donc qu'il faut en parler en reprenant l'examen de la structure du marché de l'emploi (puisque le travail peut se négocier hors emploi) et en montrant que son défaut est d'abord organisationnel et que ce défaut est à l'origine de la création d'un groupe social complètement artificiel mais cohérent qu'on appelle les chômeurs de longue

durée, ensuite en montrant qu'il s'établit sur la base d'un malentendu.

Pour être compris dans toutes ses dimensions, le marché de l'emploi doit être conçu comme une sorte de circuit dynamique:

- A l'entrée se trouve une population de jeunes ou moins jeunes, diplômés ou non, demandeurs d'un premier emploi; de demandeurs d'un second ou ixième emploi fraîchement remerciés.
- À la sortie se trouve les retraités, les embauchés; ceux qui sortent du système pour diverses raisons comme la formation.
- Entre deux se trouvent tous ceux qui attendent une réponse favorable ou entrent dans quelques filières d'attente mis en place selon « la mode du moment ».

Le circuit semble bien structuré comme cela, c'est vrai, mais ce qu'on oublie de dire c'est que la durée du séjour dans l'entre deux peut varier de façon très significative. C'est le défaut du système! Et ce défaut n'est jamais alimenté que par des considérations subjectives et sociales (trop jeune, trop vieux, immigré de fraîche date etc).

Pour ce qui concerne le malentendu, il vient de ce que l'éducation qui débouche sur la sanction en forme de diplôme, est avant tout destinée à donner de la consistance à un projet de société, en France tout au moins, et non pas une compétence professionnelle. De plus ce projet de société n'est plus ou presque plus une préoccupation d'entreprise et d'entrepreneur (libéralisation et mondialisation obligent) qui lui opposent même parfois le projet d'entreprise. L'opposition du projet d'entreprise au projet de société via le marché de l'emploi n'est alors ni plus ni moins qu'une action politique ou de politique

syndicale et non pas un dysfonctionnement économique comme le crois beaucoup!

Comme vous le voyez, je ne traite pas de quelque légitimité que se soit, je mets en évidence, simplement, des incohérences de système. Il est à noter du reste, que mal interprétées, ces incohérences confinent sous prétexte d'égalité des chances, à regarder les gens se débattre dans leur « merdier », ou, sous prétexte d'activisme velléitaire, à faire d'un lien de cause à effet qui n'existe pas le nœud de tout les maux.

Le traitement social du chômage, conséquence de l'organisation du marché de l'emploi et de l'interprétation erronée de ses incohérences fait des chômeurs un marché. Un marché pour la prestation de traitement social du chômage, marché de niche, marché qui fait vivre une part non négligeable de la population active qui oscille entre conflit d'intérêt et zèle compassionnel.

Autrement dit le traitement social du chômage revient à ne rien faire!

Ce n'est pas ce que l'on peut attendre d'une économie moderne. Ce n'est évidemment pas ce que l'on devrait voir dans notre économie, qu'elle fonctionne suivant un mode ou un autre, une tendance ou une autre. Imaginez un peu que la distribution d'électricité soit régie par les mêmes règles, tacites, et bien certains n'auraient jamais de courant!

Règles tacites me direz vous? Bien sur des règles tacites, et même des règles sociales tacites, puisque dans le fond c'est à dire économiquement, et sur le papier tout au moins, tout va pour le mieux.

En terme d'analyse donc, les leçons à tirer de ces constats doivent nous conduire à nous interroger sur la ou les qualifications du demandeur d'emploi ce qui les crédibilise,

rend à l'âge l'expérience, à l'origine étrangère la maîtrise d'une langue, à la jeunesse la force et la dextérité, aux détenteurs de diplôme d'études longues la capacités à intellectualiser etc.

Pour ce faire, le malentendu sur l'inadéquation diplômes compétences professionnelles doit cesser et même cesser rapidement. Notre société ne peut plus dénigrer ses enseignements plus longtemps sans se mettre en danger. Le jeu de massacre doit cesser au profit d'une nouvelle créativité pédagogique. Cultures et traumatismes historiques ne sont plus des freins sociaux prégnants sur la capacité de chacun à accéder au savoir; il n'est plus temps d'un bord ou de l'autre de railler ce résultat remarquable de notre économie de la connaissance!

In fine, un point de vue synthétique doit nous permettre de ressituer le chômage dans l'économie. Paradoxalement et globalement, il est un gage de compétitivité puisqu'il permet de diminuer le coût salarial du travail. Plus proche de chacun, il permet en outre de bénéficier d'un filet de protection en cas de pépins, de changement de cap... Autrement dit, et le processus d'intégration est tel, il ne devrait plus s'appeler comme cela et ne devrait plus être considéré, ce qui est encore le cas pour certains, comme une maladie honteuse ou une angoisse à l'origine de toute une fantasmatique qui mine le système et les personnes.

Votre réponse à le mérite d'être édifiante; elle met en évidence en effet d'une part un conflit en terme de projet de société et d'autre part la naissance d'un groupe social « exclu » de la vie économique. Mais quelle est cette crise sociale dont on apercevrait deux pointes d'un grand iceberg.



Elle est toujours la même et prend toujours la même forme depuis les temps modernes de notre économie (depuis le dix-neuvième siècle), elle est l'opposition de deux idéologies au moins dont font les frais un (ou plusieurs) groupe bouc émissaire. Un groupe présentant curieusement de nombreuses vertus régulatrices.

Évidemment... Je ne m'attendais pas à une réponse si brève, et qui fait référence à de cruelles heures de notre histoire. Revenons donc au chômage. En début d'entretien vous avez parler de solidarité et de sacrifice, qu'entendez vous par là.

Pour comprendre ces deux éléments fondamentaux pour une analyse alternative à celle qui est en vogue aujourd'hui, il faut admettre que chacun d'entre nous est en interaction (peu ou prou) économique avec son environnement social et que celui-ci est dépendant de chacun pour son existence même, politique, économique, institutionnelle etc...

Ainsi, la solidarité s'explique dans deux sens:

- Le chômage peut être adouci pour chacun grâce à la contribution de tous.
- La contribution de tous est possible pour chacun parce que le chômage préserve la compétitivité de l'économie.

Imaginez ce que serait une économie avec interdiction de licencier!

C'est la une illustration de l'idée de variable d'ajustement...

Non... La variable d'ajustement de qui? De l'entreprise, parce qu'une entreprise qui n'a que des emplois au SMIC ne paiera

pas de charges, et pour peu que les emplois courent sur la durée d'un contrat elle ne subira pas les conséquences de sa baisse d'activité à venir. L'économie au sens large du terme par contre devra compenser pour les exonérations de prélèvements et ensuite prendre en charge les partants le temps que ceux-ci retrouvent un emploi... Donc la solidarité doit être considérée comme un concept économique à part entière ici, pas comme un contrepoint idéologique à l'idée de variable d'ajustement.

Le sacrifice maintenant; les « flambées de violence des quartiers » nous le rappelle sporadiquement, des villes entières voire des bassins d'emplois pourraient basculer sous prétexte de concurrence acharnée; de sporadiques gestes désespérés doivent sans doute nous en persuader. Il n'y a pas de légitimité à assumer ou non un emploi, et le peu de différence qui existe entre deux c.v. ou deux compétences confine souvent la décision des d.r.h. à l'arbitraire subjectif. Sans le savoir bien souvent, en acceptant son sort, le chômeur se sacrifie (étant entendu que se doit être temporaire) pour la collectivité...

D'aucuns s'empresseront de remettre en question votre analyse; mais si on vous suit, ne serait-ce qu'un temps, une question brûle les lèvres: Quelles solutions pourriez vous préconiser pour endiguer la montée actuelle du chômage?

Voilà une question bien difficile et je n'y répondrait qu'en partie. D'abord, l'augmentation actuelle du nombre de demandeur d'emploi est d'origine économique par conséquent il faut régler la crise du moment pour retrouver un peu de sérénité sur le terrain de la mise en œuvre de solutions de fond. Ensuite, et pour reprendre l'analyse que je vous ai

grossièrement présentée, il faut, pour l'essentiel, accélérer le turn-over dans le sas des organisations de traitements du chômage. Cette accélération peut ne rien coûter économiquement, elle peut néanmoins coûter socialement et ce en terme d'effort sur soi-même, de tolérance, et de formation. Le dispositif consisterait en une restructuration du marché du travail avec une obligation de déclaration des offres afin de garantir un vrai service public d'accès aux offres ou aux compétences disponibles sur le marché, une priorisation effective et non « d'intention » des demandeurs d'emploi en terme d'embauche, visant à terme l'octroi du RSA aux seuls jeunes en quête de premier emploi et la disparition de la catégorie des chômeurs de longue durée...

Vous organisez une queue en quelque sorte?

C'est un peu cela, mais si l'on ne regarde que la période de mise en place du système, parce qu'en réalité il s'agit surtout de proposer une solution qui tienne compte de l'expérience et des acquis du passé et qui soit durable. Certains n'y trouveront pas leur intérêt immédiatement, mais dans l'ensemble, cela devrait pouvoir satisfaire le plus grand nombre. Ce devrait être même un système efficace pour favoriser la mobilité et la reconversion. Économiquement et à échéance relativement brève, le poids financier du chômage devrait être substantiellement diminué.

Il faut accompagner cet ensemble de mesures organisationnelles et par la mise en place d'une véritable période d'essai dans les entreprises; une période avec ses formations et ses mises à l'épreuve. Seul le travail intérimaire

justifierait d'être immédiatement opérationnel.

En effet, cette période d'essai qui n'existe presque plus en ces termes aujourd'hui est en grande partie à l'origine de la surenchère qui est faite sur les années d'expérience dans les offres d'emplois et de la réduction des plus jeunes d'entre nous à des années de balbutiements.

Quand vous parlez de coût social qu'entendez vous par là.

L'astuce du système est de supprimer une catégorie qui est celle des demandeurs d'emploi qui n'ont plus « de droits ». Obligation devra être faite de les embaucher « en urgence » et ce avant tous les autres. Un peu comme la présentation de trois offres à un demandeur d'emploi doit entraîner une acceptation, la présentation de trois candidats soient-il « en fin de droit » à un employeur qui émet une offre devra entraîner une embauche. C'est donc tout un système qui est remis à plat... Et cela risque de froisser bien des susceptibilités.

S'il est vrai que la simplicité de l'ensemble paraît très convaincante une arithmétique reste à établir je suppose, au moins en terme de faisabilité, en conclusion donc, quelles perspectives pouvez vous proposer?

Les institutions existent, les organismes d'états et privés aussi, les infrastructures existent aussi, même si elle doivent être développées, je pense à ce propos à l'apport considérable des systèmes informatiques; il ne resterait qu'à légiférer puis à organiser la transition sur 2 à 5 ans.

Financièrement, le coût est difficile à estimer. En effet si pour

les organisations de traitement du chômage il ne s'agit que d'envisager une péréquation, le coût pour les entreprises en terme de formation n'est certainement pas négligeable. Il faut envisager peu ou prou 20 millions de journées de formation sur la période de transition (1 million de personnes en grande difficulté pendant 1 mois d'essai soit 20 jours ouvrés) et pérenniser les nouveaux dispositifs de la période d'essai, mais le retour sur investissement devrait à vue de nez compenser le débours.

Afin d'être crédible, la solution doit être portée par une politique volontaire et incitative de l'État. De nombreuses variantes peuvent être envisagées, mais seuls un consensus de tous les partenaires pourra espérer une vraie réussite à terme.

Nombre de responsables politiques s'accordent à penser un certain « déclin de la France » sur la scène internationale. Il est vrai que les pays dits émergents comme la Chine, l'Inde ou le Brésil tendent à ajouter à la relativité de la portée de son action dans le monde. De plus sa place en Europe qui la renforce économiquement ne sert pas toujours ses ambitions « en berne » depuis la décolonisation. Quelle géostratégie peut-elle envisager aujourd'hui?

La France, pour apparaître dans toute son ampleur, voire sa puissance, doit s'envisager comme une état d'esprit! Les idées qui la fondent en tant que nation sont transfrontalières, universelles pour certaines d'entre elles, et sa langue est un moteur et un véhicule pour ces idées! C'est en cela que se résume le véritable poids de la France dans le monde et c'est avec cela que doit s'envisager une géostratégie ambitieuse...

En effet, ni la sécurité ni l'économie par exemple, deux motivations pourtant essentielles de la politique étrangère, ne sont en mesure de fonder le particularisme d'une politique ambitieuse. Elles sont des motivations identiques pour tous les

pays et se résument aux mêmes schémas d'alliances et d'influences d'abord défensifs. Mais si la dépendance est à éviter autant que faire se peut, le partage des richesses est bien plus productif. C'est par exemple, à travers son combat pour imposer dans le monde les droits de l'homme issus de sa révolution, que la nation française dès le XVIII^e siècle et plus tard épaulée par les autres grandes nations occidentales aura fait montre de son caractère universel, pas en se dotant de la bombe atomique...

Bien sur, ces grands combats condamnent à la réussite; et ce sont des facteurs multiples, dont la bombe, qui la conditionne; mais une fin pacifie avec bien plus d'efficacité qu'un moyen, soit-il réputé incontournable...

Ainsi, le partage de la connaissance, qui est une richesse, doit au même titre que le partage des droits, devenir une nouvelle priorité, sinon un nouveau combat, pour la politique de la France dans le monde...

Pour ce faire il me semble qu'un net renforcement de ses engagements de « co-développement » (barbarisme à la mode j'en conviens) doit se concrétiser par une réduction, sans renoncement, du nombre des vecteurs de son influence à l'éducation et l'accès à la culture. Éducation et culture bien sur et autant que faire se doit en langue française.

Suggérez vous en cela un interventionnisme éducatif et culturel?

Bien entendu! Du reste, et les suites données au conflit afghan le montre encore tout récemment, la volonté de former est au cœur de la politique d'aide de la France (même s'il s'agit de

former des forces de sécurité).

Néanmoins celle-ci reste bien timide. Écoles, instituts culturels, programmes d'alphabétisation, devraient être beaucoup plus nombreux et conçus comme un fer de lance politique visant à favoriser l'émancipation et l'épanouissement des peuples. Pour e faire, l'usage de l'écrit et pour cela d'une langue reconnue internationalement est nécessaire, la France se doit d'aider ceux qui ont le plus besoin de ces outils fondamentaux...

Par chance, la langue française à déjà su engendrer créoles et langues américaines dérivées de ses lexiques du XVII et XVIIIe siècles et à fait montre de sa grande résistance à la rupture, elle présente donc tous les atouts d'un « lieu » structural qui reste pertinent dans le temps, l'espace et sur le plan culturel. Si la France se refuse multiculturaliste, sa langue l'est pour elle! Elle doit à ce titre, et en tant que responsable surdéterminant de son usage, être le plus sur vecteur de sa diffusion.

C'est là une mission bien lourde. Ce d'autant que la langue française n'est pas la langue du « commerce » et qu'elle ne bénéficie pas de ce moteur « naturel » de développement...

C'est vrai, néanmoins, le commerce quand il est pratiqué en langue française n'est pas handicapé pour autant. De plus la langue française est une langue de la culture (officielle à l'UNESCO) et du sport (officielle au CIO), il ne faut pas hésiter à défendre ces réalités, et les services qu'elle a rendus à ces deux causes l'ont été de façon tout à fait remarquable, je veux dire en cela sans perte aucune d'efficacité...

Entretiens imaginaires



Mais pour aller un peu plus au fond des choses, il faut aussi se souvenir que la langue française est une langue latine et qu'elle fait partie d'un groupe de langues qui comprend l'espagnol l'italien et le portugais ainsi qu'une ribambelle de langues régionales ou de « patois » locaux. Même s'il ne présente pas la même unité que celui des langues anglaises (encore peu divergentes) ce groupe de langue n'a pas à rougir, loin s'en faut quand à son importance dans le monde... Ainsi, à Rome, Madrid, Lisbonne, mais encore Bamako, ou Buenos Aires, un latiniste averti et sensible n'a que peu de difficultés pour se retrouver sinon s'impliquer dans une conversation avec ses voisins... La langue anglaise, soit-elle commerciale fait office dans cette écologie culturelle de cheveux sur la soupe (si vous me passez cette expression) sinon de curieux snobisme.

Concrètement, quelles formes cet interventionnisme peut-il prendre? Et compte tenu de ce qui précède, quelles grandes lignes de politique étrangère peuvent à votre avis être représentatives d'une ambition constructive.

Je crois tout d'abord qu'il faut définir, et ce dans un cadre international adéquat, celui de l'ONU par exemple, une urgence éducative ou un concept approchant. Celui-ci permettrait ainsi de disposer d'un cadre légal pour palier de façon directive mais consensuelle au déficit cruel d'éducation et de formation de certaines populations du monde; savoir lire, écrire et compter relève en effet aujourd'hui d'une nécessité quasi absolue. Il n'est tout simplement pas possible de parler de santé, d'environnement à fortiori de droits de l'homme et de démocratie à des analphabètes. Non point qu'ils soient

incapables de le comprendre (par déficit d'intelligence) mais qu'ils ne disposent pas des outils linguistiques suffisants pour cela. Ce concept mérite des militants et la France se doit d'être au plus haut niveau le premier d'entre eux.

C'est un point de départ, il doit évidemment s'accompagner de la mise en place des moyens nécessaires à sa reconnaissance et son usage (observatoire, processus d'alerte, budget, cadre et modalité d'intervention etc).

Ensuite, je crois que la France doit franchement veiller au respect des règles de l'usage de la langue française dans le cadre international. Un certain nombre de dérives récentes ne sont pas acceptables ; l'usage démontre tous les jours que celles-ci sont infondées ne serait-ce qu'économiquement et le simple fait de l'ignorance ou de la négligence. A l'heure où tous les grands opérateurs de l'internet disposent de dictionnaires et de traducteurs il n'est pas normal que les grandes institutions s'en passe.

Enfin troisième pilier (si j'ose dire) de cette politique globale, un rapprochement sensible, social et culturel, avec les pays qui ont une langue officielle d'origine latine. Je sais bien que ce n'est pas la mode du moment, mais je suis convaincu que se peut-être à terme un redoutable atout sur le plan économique. Par exemple, la France dispose en Guyane des moyens de mettre en place une véritable tête de pont avec l'Amérique du sud. Quiconque y est allé peut dire qu'on est très loin du moindre frémissement dans ce sens (à un pont près), c'est là le gâchis d'une véritable opportunité...

Un tel ensemble d'engagements et de mesures ne peuvent que s'accompagner d'une action intérieure, qu'en pensez vous ?

Quand par exemple la généralisation de la langue anglaise est envisagée jusque chez les instituteurs et autres professeurs des écoles, croyez vous qu'une dispersion vers l'italien ou l'espagnol soit souhaitable et pensez vous que la France puisse y gagner une aura plus brillante à l'extérieur de ses frontières.

Une action intérieure afin de faciliter ses relations extérieures, bien sur, c'est même tout à fait déterminant ! Sa première composante éducative doit rendre à la géographie toute sa cohérence. Si une langue étrangère est nécessaire à l'école primaire elle doit être celle du pays voisins le plus proche. Cela tombe sous le sens mais ce n'est pas le cas actuellement il faut le signaler. La langue anglaise n'a pas à être posée comme une sorte d'espéranto du XXI^e siècle qu'elle n'est pas du reste. Son rôle n'est pas celui de fédérer le monde autour d'un dictionnaire à minima que je sache, les motivations de ses fondements vont bien au delà et nécessitent un engagement sur les plans émotionnels et intellectuels bien plus conséquents que la seule pratique mercantile.

A propos de mercantile, et en évitant autant que faire se peut toute censure, je crois qu'une réglementation plus sévère concernant l'usage commercial des langues en France doit aussi faire partie de l'action intérieure. De la pub. qui comporte des références dans une langue étrangère devrait comporter ces mêmes références en langue française par exemple...

Enfin je souhaiterais que cesse l'argumentaire sur les nécessités de la langue anglaise pour l'exercice d'un métier ou d'une profession. Cet argument est particulièrement infondé, jamais les précautions de communication n'avaient atteint un tel degré de sophistication qui renvoie forcément à la langue d'origine

d'un texte sinon à celle de son auteur ; l'usage de la langue anglaise ne présente plus d'intérêt qu'en terme de commodités. Un peu comme pour son usage commercial...

Votre position tranchée semble s'appuyer sur une vision du monde divisé en blocs linguistiques, cela va-t-il vraiment dans le sens d'un meilleur partage de la culture ou de la connaissance ?

Cela va dans le sens d'un monde qui ne doit être ni simpliste ni au service de quelques tenants d'un hyper-pouvoir occidental, même si la tentation est grande. La culture ne peut s'intégrer mondialement que dans sa langue d'origine, un peu comme l'intégration de l'économie d'une ressource naturelle ne peut se faire qu'à l'aide d'un champ sémantique qui est propre à son exploitation et son usage.

L'urgence éducative dans un monde diversifié, des cultures respectées... Quelle conclusion pouvez-vous apporter à notre entretien ?

Je veux faire appel ici à un peu de compréhension et d'empathie. Ces deux faits du savoir vivre d'un homme civilisé font parfois cruellement défaut. Les dernières guerres auxquelles nous avons été peu ou prou confrontés dites nord-sud ou sud-sud, l'exemple de l'ancienne Yougoslavie même, sont des déchirements qui sont la résultante de l'écrasement de la culture, de la religion, voire des symboles nationaux dont peuvent se réclamer au moins l'un des adversaires. Le gain de territoire ou la possession de ressources naturelles n'est plus le

déclencheur qu'il était. Il faut donc s'atteler à la tâche de pacification ou au moins d'apaisement qui est celle d'aujourd'hui en repensant les motivations du conflit, qui, j'en suis convaincu, place la liberté de penser et l'épanouissement intellectuel au dessus des contingences matérielles...

Merci.

C'était en direct du colloque Paix et culture...

A vous les studios.

Votre livre « Tais toi et chante » qui traite de la rude place laissée à ceux que l'on appelle les « surdoués » sort en librairie en ce moment. Il présente la façon dont notre société instrumentalise la réussite à son propre profit et ce au point de faire de ces « cas » de tristes pantins auxquels il ne reste plus que la lumière et la gloire, une surexposition parfois douloureuse.

C'est l'occasion pour nous de revenir sur votre précédent ouvrage qui a fait fureur dans les milieux « branchés », et dans lequel vous exposez, non sans pragmatisme, les éléments d'une nouvelle méthode « introspective » dites vous, de connaissance de « son être propre », de ressourcement...

Pourriez vous ici nous en exposer les grands traits ?

Certainement...

Cette méthode, en forme de vanité se veut une aide visant à faciliter le questionnement sur son rapport avec le monde et sa relation avec « l'autre ». Elle s'inspire de la psychanalyse.

Cette méthode, s'appuie entre autres choses sur les sciences biologiques les découvertes de S. Freud et de J. Lacan la

linguistique et la sémiologie et dispose ainsi d'une explication déterministe pour des interprétations objectives.

Cette méthode prenant la forme d'un mode d'emploi pour faciliter la prise de conscience de son « être propre », suggère comment tirer profit du fait que le langage (en dehors des structures neurologiques qui le sur-déterminent) est le fruit de la construction de la personne en interaction avec la nature et avec son environnement social.

Vous dites qu'elle s'inspire de la psychanalyse, cela suggère que son application n'en est pas une, pourriez vous préciser votre pensée sur ce point ?

Traditionnellement, la psychanalyse a pour objet le traitement des pathologies du psychisme quand elles s'inscrivent dans le « rapport à l'autre ».

Mise au point par les sciences médicales elle s'est longtemps posée, seulement, comme une méthode thérapeutique. Elle a été et est toujours pratiquée par un praticien qui écoute et analyse la verbalisation de faits et situations réels ou imaginaires par son patient qui, parfaitement consentant lui voue la plus grande confiance. Ce dernier devient peu à peu autonome au cours de sa psychanalyse (sinon, à terme, psychanalyste lui-même).

Elle permet principalement la caractérisation des rapports et des relations inter-personnels, la sériation et la reconnaissance des faits psychiques et autorise une approche sémiologique du discours, créditant à la franchise des vertus apaisantes, ou inféodant ce dernier à des conditions surdéterminantes ; elle résout la problématique de la pathologie via la prise de

conscience progressive en terme d'unique alternative logique, d'évidence, en la relativisant.

Elle s'est, depuis le début du XXème siècle largement complexifiée. Le creuset des sciences humaines est à l'origine d'un apport de tout premier ordre. Elle a donné naissance à de nombreux ersatz comme ici, tous plus ou moins efficace et correspondant aux besoins « d'un public » plus ou moins large de personnes désireuses de mieux se connaître. Les médias s'en sont périodiquement emparés.

Son usage, au titre d'une exigence intellectuelle, peut lui conférer la valeur d'un examen de conscience (ou d'inconscience)... Elle peut ainsi aisément prendre sa part dans la réflexion qui prévaut à la plus élémentaire des décisions, elle peut être déterminante dans l'élaboration d'un projet et pour sa réussite, quelques-uns de ses résultats sont indispensables pour une vie en bonne intelligence...

Aujourd'hui, même quand elle est vulgarisée, édulcorée, débarrassée de son objet médical, elle reste performante, pour l'appréhension des débords introspectifs de la vie, et sous réserve de connaissances approfondies de biologie et de physiologie, pour un questionnement de son interaction avec l'univers.

Elle peut se présenter de ce fait comme une simple méthode d'introspection.

La méthode que j'ai élaboré, sous forme d'indications diverses, tend à orienter l'« analysé-analyste » dans le sens de cette dernière pratique. Le travail intellectuel que cela implique peut alors être essentiellement structurant au titre de l'invention d'un « trésor » et favoriser la créativité. Il n'en reste pas moins un questionnement personnel comme au cours d'une vraie

psychanalyse. Il ne permet pas le changement du monde parfois nécessaire à l'épanouissement, en aucune manière; mais il peut forger par contre un autre regard sur celui-ci.

S'il apparaît à maints égards comme un travail difficile, il peut aboutir néanmoins à l'acquisition d'une confiance relative en soi, autant qu'il permet de s'oublier aussi naïvement que le ferait un enfant.

Sans doute peut-on l'entreprendre pour palier à quelques aléas passagers, se ressourcer, mieux connaître son fonctionnement propre...

Pratiquement, comment entreprendre « ce travail » ?

Le travail d'introspection à vocation psychanalytique proposé ici peut consister le plus généralement en un journal ou un monologue enregistré descriptif des situations vécues et des comportements qui leurs sont associés, finalement et dans un deuxième temps, dans leur interprétation relative, au moins à des contextes plus ouverts qui les rendent compréhensibles et acceptables. Ces contextes sont caractéristiques et restent mesurables, les processus de la pensée qui conduisent à les reconnaître sont maîtrisés, à défaut connus. Les moyens pour ce faire, nous sont donnés par les sciences biologiques et par la Psychiatrie du début du XXème siècle; plus particulièrement par les découvertes de S. Freud (celles-ci sont aujourd'hui largement exploitées par la philosophie et par les sciences humaines; elles font la matière de grands classiques de la pensée des XXème et XXIème siècles enseignés dès les classes préparatoires du baccalauréat).

Et plus précisément...

Plus précisément, il faut avoir à l'esprit que les sciences biologiques nous proposent et ce dès le collège, une thématique sur ce qu'est la vie tout à fait pertinente ; pèle mêle, reproduction, hérédité, évolution... métabolisme et régulation hormonale... fonctions du cerveau, motricité, sensibilité et perceptions ; plus largement comportement et conditions de développement... Et que la connaissance de cette thématique comme des facettes de l'humain passe par une approche expérimentale tout à fait édifiante qui s'appuie entre autre sur les principes de l'explication nécessaire et de l'explication la plus simple.

Enfin, il faut avoir à l'esprit quelques résultats des travaux de S. Freud qui établissent de façon claire et abordable la continuité du psychisme dans le temps et l'espace et démontre un lien de causalité entre vécu et comportement présent.

S. Freud présente dans plusieurs de ses écrits le schéma du constat qu'il a fait au cours de son expérience de praticien : les perturbations de l'équilibre psychologique exprimées par certains de ses patients avait pour origine des expériences passées « critiques » ; déstabilisantes. Ceux-ci, au lieu de chercher à rétablir leur équilibre immédiatement, de parler de leurs difficultés, ont eu la particularité de les refouler au plus profond d'eux même. Plus tard, le souvenir de ces expériences même fugace, ou le vécu répété d'expériences similaires, a entraîné une augmentation des effets des perturbations initiales au point de générer une affection (un peu comme s'il y avait eu addition des effets dans le temps).

Ainsi l'introspection, ici à vocation psychanalytique, conduirait à des interprétations selon la stricte observance des principes et savoirs scientifiques: Schématiquement, partant des faits de l'émotion, elle conduirait à reconnaître forces et faiblesses personnelles exprimées dans des circonstances données, par leur examen circonspect...

Oui, et circonspect parce que considérant que la part d'illusion de chaque situation vécue n'est pas si anodine...

Si je vous suis bien dans votre exposé, il me semble pouvoir vous objecter que la solitude dans l'exercice confine à l'objectivation sans espoir de progrès réel ; comment pouvez vous considérer qu'il y a là les moyens d'une démarche autonome ?

L'expérience le montre, le langage, dans son corpus, peut être posé comme un optimum adaptatif, le temps sert donc de remède à la solitude. La prise de conscience se construit après un temps « de repos » (les résultats dépendent de la durée pendant laquelle « décante le premier jet ») sur une analyse de contenu dont les principes quoiqu'évolutifs eux aussi, sont établis. Un peu comme une relecture à l'aide d'une focalisation orthographique ou syntaxique permet de corriger un texte et d'en affiner le sens, ce tout en se disant mais où avais-je donc la tête en écrivant cela, par exemple.

Quels sont donc ces principes que vous proposez ?

Je n'en propose que deux...

Le premier principe est une sorte de plan organisationnel. Il décrit comment procéder de façon autonome à une objectivation puis à une analyse de contenu dans de bonnes conditions.

Le deuxième principe sans être directif, propose des indications pour procéder à l'analyse de contenu en prenant en compte des résultats suivants :

Le langage que l'on possède, porteur de sens, est, schématiquement, représentatif de la conscience que l'on a des réalités ; mais cette conscience n'embrasse pas toujours loin s'en faut toute leurs complexités. Ainsi ou/et de plus, la gestion d'une part de celles-ci peut être dévolue à quelque autorité bienfaisante dont on bénéficie et dont on est en un tel cas dépendant.

Le dictionnaire et la discussion peuvent introduire d'autres réalités que celles déjà vécues et qui pourront enrichir, à l'économie, le langage. Les mots permettront ici d'imaginer, envisager, combiner des réalités alors virtuelles, ces mots offriront l'expérience d'émotions obtenues par l'exploitation d'une fantasmagorie personnelle...

Expérience et langage vont donc de pair, le langage est optimisé en fonction du vécu...

Ce sont là des évidences convaincantes, pouvez vous en exclusivité apporter à nos lectrices quelques détails de plus ?

Certainement, quoique la lecture de mon livre « Je ne pense que moi » soit plus indiquer que le contenu de ces quelques minutes. Je tiens ici du reste à signaler le courage de mon éditeur qui a su prendre le risque d'une telle publication un peu

à contre courant des modes actuelles...

Mais je reviens de bonne grâce à votre question et vous propose la réponse suivante :

Tout d'abord, l'objectivation puis l'analyse de contenu nécessitent lors de la mise en œuvre, en lieu et place du psychanalyste et de son cabinet de travail, le respect de déterminismes, de conditions puis de règles. Admis ceux-ci forment une axiomatique.

Les déterminismes sont ceux proposés dans le début de notre entretien. Les conditions sont telles des conditions pour un travail intellectuel, un temps et un endroit. Les règles sont telles des règles du jeu, « ne rien se cacher à soi même », verbaliser ou écrire et en garder la trace ; de toute façon garder à l'esprit que c'est un temps que l'on réserve pour soi uniquement, et ce, même si le bénéfice peut être partagé fréquemment avec l'entourage...

Si l'on n'échappe pas aux déterminismes, les conditions puis les règles que l'on s'imposera pourront être très variables. La verbalisation (meilleure façon de procéder à priori) pourra nécessiter de s'enregistrer et de s'écouter. Elle peut être mal commode à mettre en œuvre. Écrire un journal... C'est une pratique plutôt fréquente au cours d'un travail d'introspection soit-il psychanalytique. Si elle nécessite de se relire, elle est très aisée à mettre en œuvre. Dans un cas comme dans l'autre il vaut mieux procéder à une démarche formelle structurée qui vise à « faire le point régulièrement » sur les situations vécues à décrire leurs liens chronologiques.

La durée de la démarche peut être très ramassée dans le temps autour d'un fait, d'une situation ponctuelle ou, très élargie, voire généralisée.



L'objectivation et sa sauvegarde peut conduire à dresser un historique et établir des liens de causalité...

Cette « mémoire » permettra ainsi, dans la durée, la mesure de la progression, au point de justifier cette méthode et la renforcer grâce à son caractère systématisé et à la reproductibilité des résultats de son utilisation. Sinon, sinon sans doute vaut-il mieux ne rien entreprendre... En tout cas ne rien entreprendre seul et chercher à se faire aider par un spécialiste.

Ensuite, pour une analyse de contenu efficace, il faut garder à l'esprit quelques directions comme base de travail :

- Le langage se modifie au cours du développement et l'adulte participe en tant que créateur de mots. L'analyse de contenu entreprise peut donc s'appliquer à reconnaître chacune des étapes importantes de ce développement et à en établir une réalité en terme de vécu.
- Les mots... L'intellect permet le concept ; la construction du sens se fait donc avec un « objet permettant d'organiser la pensée » (définition simple et accessible d'un dictionnaire que je ne nommerais pas). L'analyse de contenu peut s'appliquer à caractériser l'étroite relation qui existe entre concept ; capacité de compréhension, de prise de parole et de participation à la vie sociale ; et, complexité du discours et responsabilité, etc...
- Il existe des « expressions critiques » (accent, vocabulaire imagé, onomatopées etc) dont la valeur sémiologique conduit l'examen à interpréter une « texture » du discours. L'analyse de contenu peut ici

s'appliquer à distinguer le pathos du discours structuré et à en caractériser l'aspect symptomatique...

- La logique peut être considérée comme ce qui fait sens, une structure organisationnelle systémique élémentaire du sens quand la syntaxe serait une structure syntagmatique. A l'aide d'un peu de logique l'analyse de contenu peut alors porter sur l'efficacité du discours et la qualité du relationnel qui en est induit.
- Enfin l'examen des constructions à l'aide d'autres formes de langage que la parole ou l'écrit doit faciliter la reconnaissance de la capacité créative...

Ces indications sont précises et sauront je le souhaite satisfaire le besoin de comprendre de nos lectrices...

En conclusion...

En conclusion je peux résumer mon propos comme suit :

Tout commence par un travail d'objectivation qui considère la personne et ses interactions avec son environnement.

Suit un travail d'analyse de contenu au sens commun du terme.

Travail qui aboutit à une interprétation (parfois, des aléas, passifs ou actifs tendent à masquer la réalité et sont le plus souvent à la base de complications qui rendent l'analyse longue et difficile).

Le travail intellectuel entrepris est conditionné pour sa finesse par une série de « finitudes cognitives » inhérentes à chaque âge. Il est conditionné pour lui-même par une farouche volonté émancipatrice qui refuse le secret, considère les situations comme passagères et permet d'envisager d'élaborer une alternative au drame de la vie (ici dans le sens d'un aspect

théâtral, excessif et cent fois rejoué)

In fine, ce qui en est une forme de conclusion, réside dans la mesure de son efficacité et dans la systématisation méthodologique de son usage. Bien sur jamais le travail analytique ne s'arrête, mais son niveau de performance (précision et reproductibilité du résultat) peut être conjoncturellement au moins, satisfaisant.

La présente démarche à fortiori une psychanalyse nourrit et complexifie de ce fait le sens de la responsabilité et justifie l'autonomie de décision en tant que ceux-ci sont des réalités sociales induites par la reconnaissance du travail psychanalytique.

Merci pour cette conclusion. Je souhaite à votre dernier livre le succès qu'il mérite...

Journaliste, écrivain, en première ligne depuis de nombreuses années dans toutes les batailles visant à démocratiser les pratiques culturelles et l'accès à la culture, vous avez reçu cette semaine de la main du ministre de la culture la médaille des arts et lettres...

Cette distinction vous a semble t-il ému...

Avec quelques jours de recul, quel est votre état d'esprit et qu'en est-il de votre résolution pour promouvoir une culture pour tous ?

Ma résolution est intacte vous vous en doutez bien, elle est même renforcée par cette reconnaissance d'une action entreprise il y a vingt ans maintenant avec la création du « Théâtre du chômeur » devenu depuis « Théâtre pour tous ».

Je me souviens encore de ces regards incrédules que nous avons rencontrés lors de la suspension de la grande enseigne orange et noire au dessus du porche du 16 de la rue du marché, et je reste convaincu que je ne me suis pas trompé.

A l'époque, les milieux de la création avaient déjà fait leur révolution, et l'approche devenait responsable, sociale, ou

même un business. Les courants de la modernité étaient lancés. Fini la culture classique de Malraux ou les débats entre Sartre et Aron, la démocratie réenchantée par l'alternance et quelques initiatives institutionnelles intéressantes transparaissaient dans un foisonnement nouveau (je pense à la naissance de la 7-Arte, le prix unique du livre, ou la fête de la musique).

Il en résulte ce que nous sommes aujourd'hui...

La culture est devenu un projet social aux vertus civilisatrices. C'est, le signe tangible de l'intelligence de nos sociétés modernes...

C'est un calendrier et une langue qui s'écrit...

Vous suggérez une forme d'épanouissement, tout ne vas pourtant pas si bien ?

Bien sur. L'eau a coulé sous les ponts et tout le monde s'est aperçu que la question du financement de la culture était devenu crucial, incontournable, oppressant parfois pour une création tout à fait originale. Néanmoins il n'y aura plus d'élitisme exacerbée avant longtemps, la rupture est bel et bien consommée, tout le monde sans exception baragouine trois mots d'anglais d'arabe ou d'espagnol, le mouvement hip-hop accède à un statut de culture urbaine, et devenir capitale européenne de la culture est pour la cité moderne un enjeu de tout premier plan pour son rayonnement...

Mon seul regret, paradoxalement, reste l'ombre portée de la massification qui tend à une standardisation réelle. Design, mode, tourisme, télévision, interface entre masses et cultures, s'ils ont été au cœur de quelques grandes batailles de la culture pour tous, sont aujourd'hui rattrapés par leurs démons, le

pouvoir et l'argent.

Au début de votre carrière, quels ont été les influences qui vous ont le plus marqué ? Comment expliquez vous finalement votre trajectoire ?

Ce qui se faisait au cinéma et au théâtre bien sur, mais cinéma et théâtre ancré dans l'époque, a été déterminant pour l'engagement et l'action. Mes déplacements fréquents en Avignon pour des besoins professionnels ou non m'ont conduit à une immersion quasi complète dans un milieu brillant, et en recherche permanente de nouveaux modes d'expression, de nouveaux espaces scéniques, de nouvelles temporalités même. Cet apport a totalement conditionné mes propres débuts. De ces rencontres sont nés les projets « Camus », « Beckett » et « Shakespeare » qui se sont partagés la scène et la salle d'expos du « Théâtre pour tous » pendant presque 5 ans.

Pour moi, et à cette époque donc, de grands textes méritaient d'être revisités pour eux mêmes et pour un programme contrasté, ouvert à des expériences nouvelles conduites par des auteurs encore jeunes et peu connus comme Olivier Py...

Le cinéma qui ne s'est jamais vraiment remis de la naissance des complexes multisalles bénéficiait néanmoins en ces années 90 d'un dynamisme tout à fait enthousiasmant ; le cinéma dit d'art et d'essai par exemple pouvait s'enorgueillir d'une capacité de diffusion tout à fait encourageante. Je garde un souvenir ému de soirées quasi familiales, conclues autour d'un verre à la buvette du cinoche. C'était avant l'écrasement définitif des petites salles par le DVD, écrasement contre lequel nous luttons depuis plus de dix ans maintenant par un programme de

projections-débats dans l'annexe aménagée du « Théâtre pour tous ». Sans vrai succès je vous l'avoue...

Depuis, nous avons assisté à la naissance d'un nouveau naturalisme promu avec bonheur par le succès (relatif) de l'écologie politique ; le land art, une autre façon de tourner la vie rurale, la photographie naturaliste ont donc tour à tour bénéficié de notre part d'une attention particulière. Le cinéma asiatique et les mangas ont eu leur année...

En même temps la xénophobie montante de façon quasiment corrélée avec la démocratisation de l'accès à la culture aura nécessité que nous pesions régulièrement de tout notre poids pour favoriser un juste équilibre entre expression européenne et apports des pays du sud...

La France cherche aujourd'hui à assumer son histoire moderne soit elle difficile, nous nous devons de participer activement à cet effort.

A ce propos, votre projet « Culture d'expression française d'ici et d'ailleurs » a soulevé de nombreuses polémiques. Trop timide voire opportuniste pour les uns amalgame inconcevable pour d'autres ; il s'est néanmoins conclu avec un succès d'estime puisque vous avez eu la visite du ministre de la culture du Burkina Faso de passage à Paris.

Quelles enseignements tirez vous de cette expérience ?

C'était un projet difficile, l'un des rares à ne pas se référer directement à un mouvement artistique ou un auteur. Nous avons une réputation de quasi classicisme concernant nos approches et nous avons eu de ce fait toutes les peines du monde à la conserver tant la critique a été acerbe. Le public

était au rendez vous pourtant, mais ce n'était plus tout à fait le même c'est vrai. Plus coloré, plus chatoyant, plus bruyant, il reflétait toute la diversité de notre programmation. Ce projet que je ne regrette pas fut l'occasion pour nous de découvrir ou redécouvrir de remarquables artistes, écrivains, peintres et photographes. Et par exemple, quel ne fut pas notre étonnement devant l'engouement pour notre « expo » sur les naïfs haïtiens...

J'admets néanmoins que nous avons agit un peu comme des « réactionnaires » pétris d'idéologie tiers-mondiste et que cela n'était pas le signe d'une grande sérénité de notre part.

Le propos doit rester plus culturel, plus consensuel pour être efficace, le traitement de l'urgence confine un peu en matière de diffusion au sensationnel et est peu propice à la réflexion sur le fond. Nous aborderons donc sans doute dans les années à venir un « Autour de Wole Soyinka » plus conforme à nos engagements.

Vous parler d'avenir, comment voyez vous donc cet avenir proche, ou lointain, et quand il s'agit de culture ?

Je ne suis pas... extralucide, et l'avenir n'est que la probabilité raisonnable de réalisation d'un projet. Mais ceci étant dit, je ne suis pas très optimiste.

Les moyens qui nous sont donnés aujourd'hui pour faire des projets au niveau international, national, ou simplement pour que vive une salle comme la notre, ne sont pas biens importants, en volume tout au moins. De plus les pratiques ont tellement changé en quelques décennies, que bien malin qui peut dire « demain je fais ça ou ça avec untel ou unetelle ».

Une vedette peut se fabriquer en quelques soirées TV, une carrière se briser sur la foi de rumeurs infondées, mais il faut toujours des décennies pour faire un auteur capable de traduire l'expression collective des émotions individuelles et à fortiori à plusieurs pour composer un répertoire exploitable culturellement par des interprètes.

Les phénomènes culturels traditionnels ne sont plus portés de façon significatives au plan régional ou national et la culture ne descend que trop peu des capitales, soient-elles régionales, à la rencontre de son destin, des hommes ou des femmes, actifs, acteurs eux même.

Les mouvements ouvriers sur près de deux siècles et l'avènement de la nation et de ses institutions ont été à l'origine d'un renouveau certain, mais le mouvement est un peu en panne, en France tout au moins.

Par conséquent je ne crois pas que la multiplication des manifestations artistiques pendant la période d'été, seul véritable épiphénomène quelque peu encourageant, soit un fait de culture... Il le deviendra peut-être par la pratique du festival si elle se démocratise et de tout ce qui l'entoure, mais il reste pour l'heure une réponse touristique aux besoins du citadins fatigués, une réponse du siècle passé. C'est une programmation commerciale et institutionnelle qui remplace un calendrier agricole et religieux qui perd continuellement de son sens depuis déjà bien longtemps. Cette programmation a une forte valeur éducative et intégrative socialement mais elle n'est déjà plus, telle qu'elle se présente aujourd'hui, culturellement pérenne. Gavés de belles phrases et de jolies musiques sorties de leurs contextes, le promeneur ne se retourne plus à la course du lièvre ou au chant de l'oiseau...

Inversement, quand le parisien voit des paysans à Paris c'est au salon de l'agriculture, un point c'est tout ; ses repas lui viennent d'Espagne, d'Argentine ou d'ailleurs et sous cellophane, il ne risque donc pas de se faire naturellement le chantre de nos terroirs. Le thème de « La cerisaie » de Tchekhov lui est plus étranger que les horaires du métro !

Je doute que notre société, européenne, de services, aient le courage avant longtemps de magnifier ses vérités transfrontalières, ses professions et les conditions de leur exercice. In fine je crois que la relecture des particularismes ruraux qui subsistent, et de leurs expressions par ce qu'on appelle l'écologie aujourd'hui est trop rapide et abstraite pour qu'elle assure efficacement un relais dans l'inscription profonde des origines de notre société dans la société.

L'hyper-puissance de la technostructure dans notre pays moderne tend donc à renforcer la prégnance de l'urbain et la perte de sens de nos actions au quotidien... Temporairement tout au moins.

Vous constatez une perte de sens que vous souhaitez temporaire, mais pourquoi le pessimisme ?

Notre société moderne a du mal à ré-établir le sacré, un sacré de notre temps. La nation reste en France un moteur consensuel de transcendance mais il doit être relayé si l'on ne veut pas voir les dérives guerrières qu'il est susceptible d'engendrer reprendre le dessus. Or les mots planète humanité et démocratie qui apparaîtraient comme de bons candidats pour motiver un passage de témoin font encore trop rire.

L'appropriation par chacun de ses nouvelles notions sur la base

Entretiens imaginaires



d'un ancrage géographique cohérent, essentiellement régional donc, ne semble pas très sereine. Retourner cette tendance me paraît un enjeu majeur pour notre siècle naissant...

Mais je m'arrête là, les convictions n'obligent pas au ridicule, et j'ai l'impression que nous devenons ridicule. Je ne possède pas le lyrisme suffisant pour exposer plus avant une opinion que nombre de mes amis contestent déjà.

L'effort de transparence que vous faites ici est tout à votre honneur et je vous en remercie ; je ne pense pas, du reste, qu'il suscitera de quolibets.

En quelques mots de conclusion pouvez vous nous présenter votre projet pour l'année à venir, certains ont avancé le nom de Molière, qu'en est-il ?

C'est en effet Molière, notre grand Molière et son œuvre qui serviront de fil conducteur pour l'année. Notre salle de théâtre proposera donc trois pièces majeures et un jeune auteur présentera une réécriture du « Misanthrope » dont le propos désenchanté est complètement actuel.

L'annexe proposera vingt six films et débats sur la place de Molière dans notre société, grands films, rétrospectives de l'INA, films TV seront au programme. Le hall d'exposition sera toute l'année consacré à la photographie et à la peinture des acteurs, bouffons, drôles et farceurs, tragédiens qui seront présentés dans leur travail... La tournée d'été de la troupe se fera dans toute la France le temps de soixante dates avec le « Malade imaginaire ».

Je crois que c'est un beau programme et qu'il réjouira tous les publics...

Entretiens imaginaires

Merci pour cette annonce. Je souhaite pleine réussite à votre projet...

Entretiens imaginaires

Remerciements

A celles et ceux qui auront contribué à la réalisation de cet ouvrage.

Sous la même signature

- 2 poèmes dans « *Poèmes* » Œuvre collective (1980 distribution sous le manteau).
- « *Textes et Contextes Réflexions* » (déposé en 1997 en version papier, distribution indépendante)
- « *Textes et Contextes Actions* » (déposé en 2003 dans une version électronique, distribution indépendante)
- « *Diagramme* » (déposé en 2003 dans une version électronique, distribution indépendante)
- « *Objection... de conscience* » (déposé en 2003 dans une version électronique, distribution indépendante)

Entretiens imaginaires

Édition indépendante
Dépôt légal 4ème trimestre 2012